

MARIE DE LA TRINITE ET JACQUES LACAN

Une relation à l'épreuve de la foi ;
Fermeté d'âme et angoisse d'être.

Introduction

Marie de la Trinité et Jacques Lacan – deux personnalités connues dans des milieux bien différents : pour l'une le domaine de la mystique et de la spiritualité, ce dont témoignent ses écrits (30 carnets d'oraison) – pour l'autre le domaine de l'investigation de l'inconscient dont il a dit « *qu'il est structuré comme un langage.* » (Séminaire *Encore* p. 24)

Aux aléas de la relation analyste-analysant, les deux se « trouvent », en inventant une relation, dite de « transfert », d'où va naître une vérité : vérité de l'un et de l'autre qui est déjà dans l'un et dans l'autre. Dans le dialogue analytique, dit Lacan, il se passe quelque chose dont il s'étonne lui-même : Comment se fait-il que ces rêves [...], la façon dont le sujet constitue ses symboles, portent la marque saisissante de la réalité de l'analyste, à savoir de la personne de l'analyste telle qu'elle est constituée dans son être ? (*Symbolique, Imaginaire, Réel* 1953 ; p. 53-54)

Dans les années 50, au moment où Marie de la Trinité entre en analyse avec Lacan, au moment où Lacan commence son enseignement théorique de l'inconscient, Paul Tillich, théologien luthérien allemand, propose de faire dialoguer l'univers spirituel et l'univers psychanalytique, sans les réduire ni les subordonner l'un à l'autre. Il demande à la médecine de reconnaître qu'une angoisse existentielle non pathologique est inhérente à la nature humaine. Aux Eglises, il demande de prendre au sérieux la spécificité des méthodes psychothérapeutiques.

« Le névrosé, dit Tillich, est une personne qui a évité de se réaliser parce que cet accomplissement aurait impliqué l'acceptation du non-être et de l'angoisse. Il a fui l'épanouissement de son être parce que cela aurait signifié, pour lui, de se confronter à la mort, à l'absurde, à la culpabilité, etc. »

Pourquoi s'est-il positionné ainsi ? « C'est, répond Tillich, parce qu'il est plus sensible que le commun des mortels à la menace du néant. » Mais justement parce qu'il est plus sensible que le commun des mortels, il va pouvoir se montrer « plus réceptif et plus intuitif que l'homme de la rue. » (*Le courage d'être*, p.13)

Le constat que fait Tillich s'applique parfaitement bien à Marie de la Trinité. Son angoisse existentielle l'a obligée, par réaction, à développer en elle une réceptivité et une intuition spirituelles qui appellent le mouvement de la grâce divine. Cette vie dans la grâce, elle en a fait une expérience très forte dont elle a rendu compte dans ses 35 carnets d'oraison. Son « exercice » d'écriture (de 1941 à 1946) est un acte de « *courage d'être* », une affirmation de soi dans la vie en Christ, en dépit des menaces du néant. C'est par cet acte que, sous la grâce, elle a développé son être spirituel avec une extrême finesse et une grande réceptivité à l'influence divine, malgré tous les éléments qui venaient contrecarrer cette affirmation de soi fondamentale.

Mais alors, que s'est-il passé qui est venu bouleverser cet équilibre précaire qui faisait de Marie de la Trinité une religieuse capable, en dépit d'un mal-être permanent, de surmonter,

tant bien que mal, ses affects personnels pour tenir, dans le même temps, sa vie d'oraison et sa vie apostolique ouverte à la présence mystérieuse de Dieu.

Les difficultés sont d'abord à rechercher dans son enfance bien que le contexte de sa vie d'adulte ait aussi son importance. Elles sont montées à la surface à l'occasion des relations d'autorité auxquelles Marie de la Trinité, comme religieuse, étaient soumises. Le dernier directeur spirituel de Marie, le P. Antonin Motte, venait à la suite de quelques autres et à une période où Marie était physiquement épuisée par des charges trop lourdes. A cette période de la relation avec le P. Motte, Marie de la Trinité était déjà « une femme brisée » comme on peut le voir dans sa correspondance avec son directeur. Il est important de souligner que Marie est entrée dans cette relation avec toute la force d'une affectivité s'éveillant à une amitié où la personne du P. Motte était comme intégrée à sa relation à Dieu.

Pourquoi cette relation est-elle devenue morbide pour Marie de la Trinité ? Le fait d'intégrer le P. Motte à l'intérieur de la transcendance divine et en même temps de lui vouer une obéissance absolue comme représentant de la Loi, place Marie de la Trinité dans une position impossible à tenir. S. Paul l'exprime très clairement lorsqu'il dit aux Romains : « Ainsi, mes frères, vous êtes mort à la Loi par le corps de Jésus-Christ, pour que vous soyez à un autre, à celui qui est ressuscité des morts, afin que nous portions des fruits pour Dieu. Car lorsque nous étions dans la chair, les passions qui engendrent les péchés, excitées par la Loi, agissaient dans nos membres, de manière à produire des fruits pour la mort. Mais maintenant nous avons été dégagés de la Loi, étant morts à la Loi, sous l'autorité de laquelle nous étions tenus, de sorte que nous servons Dieu dans un esprit nouveau, et non selon une lettre surannée. » (Rm 7, 1-6) Que le P. Motte se soit positionné sur le terrain de la loi a produit une sorte de court-circuit entre deux réalités opposées : l'amour qui garantit la liberté des enfants de Dieu (Rm 8, 21) et la loi qui oblige sous peine de péché.

L'analyse avec le Dr Lacan va amener Marie de la Trinité à comprendre que dans sa relation avec ses directeurs, elle était en fait dans un rapport à la loi en tant que surmoi, c'est-à-dire en quête d'une perfection imaginaire. Mais il faut aussi comprendre que la loi est à la fois ce qui interdit le désir et ce qui le suscite.

Marie de la Trinité, en relation avec Lacan, apporte dans l'analyse une personnalité qui est plus qu'un « sujet parlant ». Elle apporte toute son expérience de la vie mystique à une époque où Lacan entre dans une période de grande créativité.

Dans cette relation thérapeutique, Marie de la Trinité se tient exactement en un espace où elle cherchera passionnément à tenir compte des sciences du psychisme tout en tendant aussi passionnément au dialogue avec son Dieu.

Jacques Arènes¹ a très bien rendu compte de ce conflit entre deux approches de l'intériorité – l'intériorité mystique ou religieuse relative aux lumières reçues à l'oraison – et l'autre intériorité, celle où la plonge sa maladie, qui évoque les conflits psychiques dont l'un des termes est l'inconscient.

Marie se trouve ainsi placée entre les deux registres de l'inconnaissable : celui du divin et celui des profondeurs du psychisme.

Le dossier maladie

Les documents sur lesquels nous pouvons nous baser consistent en :

¹ Voir : *Union à Dieu et filialité, Mystique et épreuve*, sous la direction de Eric de Clermont-Tonnerre, Cerf 2010. Jacques Arènes, *Filiation et obéissance. A qui, ou à quoi, obéit Marie de la Trinité*, p. 108 à 110

- notes prises par Marie de la Trinité soit avant soit après les séances.
- 9 lettres (ou billets) de Lacan à Marie de la Trinité
- Des lettres de Marie de la Trinité au Dr Lacan, à mère Saint-Jean, au P. Motte, au Dr Nodet et autres médecins ou spirituels qu'elle a consultés.

Les notes sont prises sur différents supports : cahier d'écolier, feuilles volantes, dos d'enveloppes. L'ensemble, plutôt hétéroclite, donne l'impression que Marie de la Trinité utilise ce qui lui tombe sous la main et n'a pas l'intention, de prime abord, de constituer une « collection ».

La lecture de ces notes est rendue difficile tout d'abord par le style très elliptique – par l'emploi de nombreuses abréviations et quelquefois de la sténographie et du grec, pour certains mots ; aucun souci de lisibilité, on pourrait même dire que l'écriture est le baromètre du climat de l'analyse. Rien à voir avec la collection des carnets d'oraison si homogène d'un bout à l'autre, autant par le support choisi que par la présentation du texte et de l'écriture.

La rencontre

Le 26 mars 1950, le docteur Lagache vers lequel Marie de la Trinité s'est tournée pour commencer une psychanalyse l'informe que le docteur Lacan peut la prendre en analyse immédiatement en raison d'un accident de ski qui le retient chez lui. Il ajoute : « C'est un homme un peu plus âgé que moi, remarquable par son intelligence et sa culture, d'une grande expérience psychiatrique et psychanalytique. Je crois que c'est pour vous une chance à ne pas laisser passer. »

Et en effet, dès le 30 mars, Marie de la Trinité est reçue par le docteur Lacan, au 5 de la rue de Lille et commence une psychanalyse qui durera environ 28 mois.

Dans *Symbolique, Imaginaire, Réel* (SIR 1953) Lacan décrit pour ses étudiants le schéma d'une analyse (p. 45) – un cycle en 10 phases car l'analyse revient toujours à son point de départ. La position de départ de ce cycle (qui peut se rejouer plusieurs fois au cours d'une analyse) est marquée par la place que tout de suite l'analyste doit occuper : il est le maître, et le sujet vient le trouver avec cette demande : « *C'est vous qui avez ma vérité.* » « *Cette posture est complètement illusoire, dit-il, mais c'est la posture typique.* »

Quelle vérité Marie de la Trinité vient-elle chercher auprès de ce personnage symbolique qu'est l'analyste ? Elle veut comprendre la vérité de sa relation avec le P. Motte, avec la communauté des sœurs, avec elle-même et avec Dieu. Et elle trouve en face d'elle – le destin est quelquefois facétieux, non un homme représentant une toute-puissance mais un homme handicapé, avec une jambe dans le plâtre.

C'est, dit-elle, parce qu'elle s'est trouvée, avec le P. Motte, en position d'avoir à chercher en lui sa vérité personnelle en abdiquant sa conscience propre, qu'elle est tombée dans un état névrotique dont elle veut absolument sortir. Sa priorité est de retrouver une vie religieuse conforme à ses aspirations. Comment pourrait-elle faire confiance à un autre qui se positionnerait de la même manière ? Cette rencontre, avec un homme diminué dans sa posture symbolique, a pu, dans un premier temps, incliner Marie de la Trinité à une attitude moins défiante.

Après trois mois d'analyse, elle lui écrit la lettre suivante :

Lettre de Marie de la Trinité au Dr Lacan, le lundi 17 juillet 1950

« J'essaye de vous écrire, parce que je suis dans une trop grande détresse qui m'a encore complètement liée toute cette matinée.

Voici maintenant trois mois et demi que je vous vois, et je sens tout ce que vous faites pour moi : ces séances quotidiennes et cette compréhension profonde et exacte de tout ce que je vous dis ; j'essaye, moi aussi, d'apporter tout le concours dont je suis capable – et la chose est bien facilitée par la confiance que j'ai en vous.

Je m'attendais à un résultat plus clairement discernable, puisqu'il semble bien qu'il y a l'essentiel pour l'amélioration désirée : et je me trouve comme une eau stagnante.

Et comme il y a des psychanalyses qui n'aboutissent pas, j'ai peur que celles-ci aient finalement le même sort.

C'est une crainte très trouble, mêlée de remords de ne pas faire entre temps tout ce que je pourrais, de ne pas vouloir assez concrètement sortir de cet état, mais il me semble que c'est là un cercle vicieux, car c'est ce même état qui provoque cette inertie.

Puisqu'il s'agit d'un traitement spécial qui se passe entre vous et moi, voici ce qu'il me semble dont j'aurais besoin.

Je me sens toujours bloquée, et ces blocages correspondent tous, je crois à des meurtrissures ; les blocages empêchent la sève de vie de circuler, et à la longue, les régions dévitalisées s'atrophient – et les meurtrissures qui ont comme rompu les vaisseaux ont aussi profondément dissocié les choses les unes d'avec les autres, sans pourtant les détruire : elles sont devenues disjointes, sans relation les unes avec les autres.

Il faudrait d'abord débloquer, et ce n'est pas facile ; au moins d'arriver à pouvoir, dès le début de chaque séance, me mettre dans un état d'entière détente physique, psychique et somatique. La détente musculaire est assurée et obtenue par la position étendue – mais très rarement, presque jamais, je n'éprouve de détente nerveuse, et il me semble que celle-ci dépend de la détente psychique – il y a là un monde qui m'est trop inconnu pour que j'en sache exactement les ressorts, mais qui existe bien, et qui est habituellement étranger aux séances. Je ne sais pas pourquoi, ni qu'y faire, mais je le regrette bien.

Je ne veux recevoir de ces séances rien qui soit étranger ou disproportionné à leurs raisons d'être, mais il me semble qu'il faudrait que je puisse arriver, au cours de ces séances, à me situer, en moi-même, aux lieux où s'élaborent ces troubles – car il me semble que tout cela est dans une perpétuelle mouvance et que ce sont des fonctions qui se passent mal toujours aux mêmes endroits.

Si cela ne s'élaborait pas sans cesse, il n'y aurait pas d'obsessions.

Il n'y aurait pas non plus ces symptômes de cercle vicieux d'une pensée qui, dès que je deviens son objet suit invariablement le même parcours indéfiniment renouvelé : l'impression que je tombe dedans.

Il me paraît très clairement que ce serait cela le plus important de tout : pouvoir me rendre vitalement présente, au cours des séances, en ces régions de moi-même où "ça" s'élabore, et les décriper, les décontracter avec vous – les décrire n'est pas du tout semblable, cela ne met en cause que la représentation mentale que j'en ai, mais le « ça » lui-

même reste étranger à la description intellectuelle – ce que j'en puis dire l'évoque, mais ne le « touche » pas.

Il me semble qu'il faudrait pouvoir déterminer exactement ces "lieux psychiques d'élaboration" où sont les perturbations – qui correspondent tous, je crois, à des chocs reçus du dehors – causes étrangères à moi-même et qui ont bouleversé à la fois la cible qui les a reçus et je ne sais pas quelle espèce de couche affective qui ne s'en est pas remise : couche affective et cible où la flèche est restée sont bien distinctes, bien qu'en général ce soient les mêmes coups qui les aient à la fois touchées l'une et l'autre : comment accéder là, à deux, et détendre, c'est là ce que je ne sais pas – et pourtant il me semble que c'est le nœud de la question² ? »

Quel psychanalyste ne rêverait de recevoir une patiente à l'intelligence aussi brillante, capable d'une auto analyse aussi fine ? Mais aussi quelle exigence pour le maître ! Quel aiguillon !

On voit très clairement que Marie de la Trinité revendique de participer activement à sa cure, en collaboration avec le « maître », et non passivement soumise. Elle revendique même une dimension affective dans cette collaboration. Ce qui est tout à fait légitime, Freud lui-même recommandait une relation empathique entre l'analyste et l'analysant.

Je relève quelques éléments de cette lettre : « *traitement spécial qui se passe entre vous et moi* » ; elle parle de « *lieux psychiques* », lieux des perturbations provenant *de chocs reçus de l'extérieur*. Elle ne sait pas comment on accède à ces lieux mais elle sait qu'il faut y accéder « *à deux* » et pour cela traverser une « *couche affective* » blessée. *Une flèche est restée dans la cible*. La cible c'est sa propre personne, la flèche a été tirée par le P. Motte. Marie de la Trinité attend d'une collaboration avec le Dr Lacan de retirer la flèche et de panser la blessure.

Elle veut aussi, c'est clair, faire savoir qu'elle n'est pas coupée de sa propre vérité. Elle se positionne au niveau du « maître », lui donnant même des indications sur la conduite de l'analyse, ce qu'il faut faire, en quelque sorte elle indique le chemin à suivre.

Lacan est en vacances en Espagne. Le vide de la période d'été ne convient pas à Marie de la Trinité, elle se tourne à nouveau vers le Dr. Lagache avec une demande de rendez-vous. Lagache répond le 10 août – il lui conseille de revoir le Dr Lacan. Pour sa part, il ne peut prendre de nouveaux engagements, étant déjà très chargé.

Sur ces entrefaites, le 4 septembre, Lacan réagissant à la lettre du mois de juillet (ou alerté par Lagache), envoie, de Madrid, un petit mot à Marie : « *Soyez sans crainte ma très chère sœur pour l'avenir de votre traitement. Puisque Dieu vous a menée entre mes mains, croyez que je saurai vous faire franchir le pas intérieur où je puis être votre guide.* »

Le 17 septembre, Marie de la Trinité reprend la cure avec Lacan.

Le 18, elle lui écrit pour annuler le rendez-vous du 19.

Lettre du Dr Jacques Lacan à Marie de la Trinité 19 septembre 1950.

« *Ma chère Sœur,*

Vous trouverez ci-joint le petit billet que je vous destinai hier soir avant d'avoir reçu votre lettre de ce matin. J'ai même pris soin de vous le porter moi-même avant un dîner que

² *Inédit, archives Marie de la Trinité*

j'avais pour le Congrès Malheureusement, pour une raison que je n'ai pas encore élucidée, c'est « 178 rue de la Pompe » que portait la note que j'avais prise de votre adresse, et c'est pourquoi j'ai renoncé une fois parvenu à cet endroit, à poursuivre plus loin ce soir-là ma tentative de vous atteindre.

Je vous joins néanmoins avec cette lettre pour que vous sachiez dans quel sentiment je faisais appel à vous : celui de ne pas vous laisser seule dans une détresse où je vous ai sentie à un moment toute perdue.

Comprenez-moi maintenant. Cette démarche que vous avez entreprise pour résoudre la difficulté morale où vous êtes, c'est cela qui devrait faire l'objet de nos séances. Je veux dire que la façon dont vous aller la mener, y réagir, les souvenirs et les sentiments, voire les rêves qui apparaîtront corrélativement pendant les séances (et selon toute vraisemblance sans rapport apparemment direct). C'est cela qui nous permettrait d'aller aux sous-jacences archaïques qui sont entrés en jeu autour et par l'exercice de votre vœu d'obéissance.

C'est cela qu'à lire votre lettre je vois que vous n'avez pas compris : mon but n'est pas de vous apprendre à vous affranchir de ce lien — Mais en découvrant ce qui l'a rendu pour vous manifestement si pathogène, de vous permettre d'y satisfaire désormais en toute liberté. Car si c'est autour de l'exercice de ce devoir que se sont déclenchées les phases les plus dérangementantes de votre drame, c'est que c'est là qu'ont été mises en jeu des images de vous inconnues et dont vous n'êtes pas maîtresse : c'est cela que j'ai appelé vaguement : thèmes de dépendance. Et leur recherche ne constitue pas une initiation à la révolte, mais une perspicacité indispensable à la mise en pratique d'une vertu.

Il faut donc que vous poursuiviez les séances, pendant que vous essayez de vous mettre en accord avec votre conscience.

Car c'est là le moment fécond dont je cherche à tirer un pas décisif pour l'analyse. Et il faut me faire confiance pour l'issue de ce moment. Je vous y enferme maintenant, précisément pour en tirer l'effet dont il est gros.

La façon contraire de prendre les choses — votre façon actuelle — est une façon formaliste de les envisager, qui méconnaît le caractère irrémédiablement intriqué de vos meilleurs mouvements, avec ce nœud secret qui les a rendus pour vous si ruineux.

Et que nous sommes là pour résoudre ensemble.

Venez donc me voir au plus tôt.

Et ne comptez pas sur une plus longue correspondance car vous n'en retirerez rien qu'un temps de perdu.

Je vous fais confiance moi-même en vous disant à bientôt — Téléphonnez-moi demain à 9 heures par exemple. Car je partirai tôt pour le Congrès³. »

Dans sa réponse, Lacan doit avant tout reprendre l'avantage de sa position initiale d'analyste. Il faut que la place de l'un et de l'autre soit bien précisée – il faut surtout que l'analyste résiste aux tentatives de déstabilisation venant de sa patiente qui elle-même résiste au transfert qui risque de mettre sur le devant de la scène tout ce qui la menace et qu'elle ne connaît pas, le « nœud secret » dont parle Lacan et auquel elle cherche à échapper.

Au-delà de l'empathie : « Ne pas vous laissez seule dans une détresse où je vous ai sentie à un moment toute perdue. », il pose sa fonction de « maître de la cure » en dévoilant la « vérité » de Marie de la Trinité, telle qu'il l'a perçue au cours des trois premiers mois. Et il

³ Publiée dans *Le Nouvel Âne* N° 9, sept. 2008, Navarin Éditeur.

faut bien reconnaître qu'il y réussit beaucoup mieux que tous les précédents analystes avec lesquels Marie de la Trinité a eu affaire auparavant.

Lorsque Marie de la Trinité veut aller en « *ces lieux psychiques où s'élaborent les perturbations* », Lacan précise qu'il faut « *aller aux sous-jacences archaïques qui sont entrés en jeu autour et par l'exercice de votre vœu d'obéissance.* »

Par ces mots, il lui fait découvrir qu'il existe, en elle depuis l'enfance, à des profondeurs inconnues, des nœuds qu'il va falloir identifier et reconnaître. Pas en partant des perturbations elles-mêmes, qui ne sont que des causalités, mais en livrant tous les souvenirs, les sentiments, et même les rêves, qui sont le matériau de l'analyse, « *Car si c'est autour de l'exercice de ce devoir [d'obéissance] que se sont déclenchées les phases les plus dérangeantes de votre drame, c'est que c'est là qu'ont été mises en jeu des images de vous inconnues et dont vous n'êtes pas maîtresse* ».

On peut dire, suite à cette très belle lettre, que Lacan occupe, d'une manière responsable, la place du « maître » qui permet à l'autre de voir où est sa vérité. Mais il ne manque pas de dire à sa patiente qu'elle-même n'est pas « maîtresse » de ce qui la concerne.

Marie de la Trinité reprend les séances d'analyse avec le Dr Lacan à la mi-septembre mais en même temps, elle tente auprès du Dr Ey de se faire admettre à l'hôpital de Bonneval car elle dit ne plus croire à la psychanalyse et veut essayer autre chose. Cet internement volontaire à Bonneval se fera, mais plus tard, en mars 1953.

Finalement, Lacan a donc réussi à vaincre sa résistance et elle reprend son analyse. Dans ce passage difficile, et il y en aura plus d'un, on peut dire que Lacan a su mettre en œuvre toute la nécessaire bienveillance qu'il était capable d'offrir à Marie de la Trinité. Cette bienveillance, dit Lacan, est le travail propre de l'analyste : « *bienveillance sur laquelle vient se briser le transfert négatif, et qui permet à l'analyste de mener à bon port l'analyse.* » (SIR, p. 49).

Le parcours du combattant

Les réactions négatives de Marie de la Trinité se justifient, pour une part, par les déboires qu'elle a connus avant de rencontrer le Dr Lacan. A plusieurs reprises, elle avait tenté une cure analytique qu'elle interrompait chaque fois pour des raisons très valables.

- Dr Parcheminey (de mars à décembre 1946) qui l'avait mise en garde sur le fait qu'elle risquait, dans la cure, de perdre sa vocation religieuse, sans pour autant être assurée d'obtenir un résultat satisfaisant. De fait, il ne croyait pas vraiment à la cure ; à cette époque Marie avait 43 ans et il pensait que c'était trop tard et que ce serait psychologiquement et moralement trop onéreux pour elle.
- Dr Courchet (juillet et septembre 1949, 4 séances par semaine). Elle a laissé des notes de cette analyse. On peut lire au 25 juillet : « Il revient toujours sur ceci : vous sentez quelque chose en moi qui vous menace et vous fait peur, et cela vous angoisse. » D'après les notes, il apparaît que le Dr Courchet focalise sur le vœu de chasteté de Marie de la Trinité et pour la faire réagir, il la provoque par l'emploi de termes très crus qui ne peuvent que heurter la religieuse. Le 23 septembre, elle lui écrit pour « suspendre » le traitement en évoquant un « malentendu initial et une rigidité de méthode qui, en morcelant par trop l'unité personnelle, n'aurait pu avoir une efficacité profonde. »

Le premier médecin auquel Marie de la Trinité s'était confiée, en décembre 1945, est le docteur Nodet, médecin chef de l'hôpital psychiatrique de Bourg-en-Bresse. Elle a pleine confiance en lui car elle l'a connu à Lyon avant d'entrer au couvent. Très vite, il va devenir le centre d'un petit comité formé par le P. Motte, Mère Saint-Jean et Marie de la Trinité – entre eux, la communication est ouverte et les lettres circulent des uns aux autres.

En relation avec Nodet, Marie de la Trinité reste dans son monde, il n'y a pas de coupure car dit-elle, « avec lui je suis à l'aise *religieusement* parce qu'il est profondément chrétien et qu'il me comprend. »

Le problème est que la place qu'il occupe comme thérapeute, il la partage avec le P. Motte qui est toujours le Père spirituel. Vous êtes, dit Nodet, « le mauvais père » alors que moi je suis « le bon père ».

Les lettres de Nodet sont d'une grande précision clinique, comme nous pouvons en juger par cette lettre.

Lettre du docteur Nodet, 21 juillet 1947 (extraits)

« Cette liaison « nourriture-chasteté » est une des *vérités essentielles* pour l'explication de vos troubles. Médicalement, il ne peut en être autrement et ce que vous ressentez le confirme.

1/ Je vous ai expliqué que la sexualité (une pulsion à l'amour de la forme la plus primitive et la plus instinctive) est orale puis digestive avant d'être génitale. Votre trouble actuel témoigne d'une régression partielle de votre sexualité au stade digestif, ce qui explique cette liaison entre chasteté et problème alimentaire. Hélas ! il ne suffit pas de le dire pour que vous soyez guérie. Mais c'est une façon de vous réaffirmer que ces problèmes alimentaires (et les problèmes de pénitence attachés) sont de toute évidence de *faux problèmes*. Les attaquer comme des problèmes réels, c'est s'attaquer à des fantômes, à des ombres, avec la douloureuse et nécessaire stérilité de ce genre de lutte. [...]

3/ De même votre conscience qui vous harcèle si rigoureusement, contre laquelle vous ne « pouvez » pas aller, est aussi contaminée par cette censure psychique (nullement morale encore) qui existe dans la vie infantile des premières années. Vous gardez en vous un « tabou » d'enfant intact, qui aurait dû être dissous, qui est demeuré en même temps que persistait votre stagnation au stade digestif et que les superstructures ont très tôt rationalisés. Le « tabou » infantile entrainait déjà pour une bonne part, pour ne pas dire *en totalité* dans votre « vœu » de virginité de six ans et demi.

Conclusion

I – Vous êtes de toute évidence une grande malade, une grande obsédée. *Vous n'êtes pas une comédienne*. Vous êtes la victime d'un inconscient tyrannique que vous ignorez. Mais comme cet inconscient fait partie de votre personne sinon de votre « moi » cartésien, vous sentez confusément que c'est bien de vous que viennent tous ces paradoxes douloureux.

[...]

III – Je vous déconseille totalement de recourir actuellement au R. P. Motte. Montrez-lui cette lettre si vous voulez ou au moins ce passage. Je vais maintenant lui écrire (avant le 6 août) pour que vous l'ayez vu avant qu'il ne me lise.

IV – Pour le reste, faites ce que vous voulez.

Je vous prie...

La situation est très claire. Mais Marie n'en est pas plus avancée pour autant. De loin en loin, Nodet la reçoit pour des séances de narco-analyse mais il est clair qu'il la tient à

distance. Devant la montée des obsessions et l'échec, en 1946, de la psychanalyse avec Parcheminey, il préconise, en 1949, une lobotomie et demande au P. Motte de faire admettre à Marie cette solution. Marie veut bien obéir, mais avant, elle désire consulter divers psychiatres et chirurgiens parisiens. Aucun d'eux ne soutient cette solution. L'avis général, devant ce cas de névrose obsessionnelle, est de tenter une véritable psychanalyse. Marie s'y décide et commence la cure avec le Dr Courchet, vite abandonnée, comme on vient de le voir.

Entre le moment où Marie de la Trinité prend conscience que son état nécessite une aide psychologique et médicale extérieure, c'est-à-dire en décembre 1945, et le début de la cure avec Lacan, fin mars 1950, il s'est donc écoulé plus de 4 ans pendant lesquels la vie de Marie est devenue un enfer : son *épreuve de Job*.

Marie de la Trinité analysante

La cure psychanalytique de Marie de la Trinité par le Dr Jacques Lacan, a fait l'objet d'une étude très détaillée par Kristell Jeannot, psychanalyste, qui a eu accès au dossier maladie⁴.

Kristell Jeannot fait remarquer que Marie de la Trinité est toujours à la recherche d'un maître et, dès qu'elle l'a trouvé, elle se sent aliénée par lui.

« Dans un même mouvement, l'aliénation qu'elle ressent vis-à-vis de ceux qu'elle positionne en place de maître, se présente au travers de son fantasme d'être *piétinée* (elle répète sans cesse que ses directeurs ont piétiné sa conscience). C'est le fantasme de l'enfant battu – que le père jouit de battre, étudié par Freud.

Le père, ou l'autre, quel qu'il soit, qui ici joue le rôle, assure la fonction de donner la place à la jouissance. (Chez Lacan, le terme jouissance est très large, il ne faudrait pas faire l'erreur de lui donner une signification exclusivement sexuelle. Pour Lacan la jouissance n'est pas que le plaisir : elle peut même être la souffrance. Elle est liée à la notion de masochisme).

On peut dire que Marie de la Trinité reçoit son propre message, la maltraitance, sous une forme inversée, ou, pour être plus précis, elle reçoit sa jouissance, incluse dans son fantasme, sous une forme inversée, sous la forme de la Jouissance de l'Autre.

En d'autres termes, il s'agit d'une perception de la réalité au travers de la *lorgnette* déformante de son fantasme. Voici la clé semble-t-il de l'apparente ambivalence – à la fois sa demande d'être contenue, dirigée par ses directeurs spirituels, ses thérapeutes et dans un même mouvement le préjudice ressenti lorsqu'elle obtient satisfaction. »

Sa pratique d'une obéissance absolue est dictée par ce fantasme d'être piétinée, flagellée. Son désir d'une obéissance absolue est son symptôme, il résulte d'un compromis entre des désirs contradictoires. C'est comme un message adressé au désir du maître pour qu'il en jouisse et à travers la jouissance du maître trouver sa propre jouissance.

Dans ces conditions, on comprend toute la difficulté du transfert pour Marie. Elle a peur, véritablement, que ses obsessions se transportent du P. Motte au Dr Lacan. Elle cherche à fuir (chez Lagache ou Nodet ou à Bonneval), elle se montre agressive, elle souffre dans ses affects de l'attitude de Lacan, elle lui reproche son ironie, son silence, son indifférence.

⁴ Voir : *Union à Dieu et filialité, Mystique et épreuve*, sous la direction de Eric de Clermont-Tonnerre, Cerf 2010. *L'épreuve de Job, quelques coordonnées subjectives* par Kristell Jeannot, p. 175-242.

Quand à Lacan, il est fasciné par Marie de la Trinité et par ce qu'il perçoit de ses états mystiques – il a lu quelques carnets d'oraison – malgré tout, il continue à la mettre en garde contre le danger des illusions.

D'après Jacques Arènes, ce qui fascine Lacan, « c'est l'obéissance inflexible à un Dieu qui ne se donne pas seulement sous les espèces du psychologique. Il est fasciné par ce Dieu œuvrant d'une manière insaisissable, en une place vide au sein du réel. » Ce type de mystique où le réel de Dieu est au-delà du discours convient plus à Lacan que la conception freudienne du sentiment océanique.

Jacques Lacan et le transfert

Pour l'analyste, aussi, le transfert est une épreuve :

« L'analyste paie de sa personne par le transfert en ceci qu'il en est dépossédé. »

Avant tout, il doit en garder la maîtrise par la pratique d'une *neutralité bienveillante*.

En 1948, Lacan pose les règles de l'analyse dans son texte « L'agressivité en psychanalyse » : « *La règle proposée au patient dans l'analyse le laisse s'avancer dans une intentionnalité aveugle à toute autre fin que sa libération d'un mal, d'une ignorance dont il ne connaît même pas les limites.* » Lacan préconise un analyste se prêtant au « dialogue » comme « *personnage aussi dénué que possible de caractéristiques individuelles ; nous nous effaçons, nous sortons du champ où pourraient être perçus cet intérêt, cette sympathie, cette réaction que cherche celui qui parle sur le visage de l'interlocuteur (...) et tendons à ce but de représenter pour l'autre un idéal d'impassibilité.* »

Cette règle engendre chez Marie un état de frustration : « *Je souffre horriblement de cette insensibilité affective.* » mais le lendemain, elle note : « *La séance a été très dure mais il a été très bon.* »

Il lui communique ses intentions, « *Vous aider dans vos propres démarches pour en ôter les ombres.* » et il lui conseille : « *Recommencer de prier.* » Il lui explique les concepts psychanalytiques : « *Le « moi » est toujours une réaction de défense, pour vous comme pour tous.* » – « *Le « je » ne se perçoit qu'en prononçant une parole. Si vous dites j'aime, je veux c'est une création. Le « je » se crée, cela ouvre la porte à toutes les espérances. Peut-être faut-il bénir cette névrose d'avoir mis à jour l'obstacle à cette création.* » Il lui explique la relation triangulaire, le jeu de miroir.

Il met sa patiente sur la piste qu'elle doit emprunter pour trouver le ressort de son malaise : « *bloquée de tous les côtés, il ne vous restait plus que la nourriture* » et peu après, Marie note : « *Question sur la Relation Nourriture-Eucharistie – si discrètement et délicatement posée...* »

Les dernières notes sont datées du vendredi 19 décembre 1952 et se terminent sur cette phrase : « *La perfection c'est un accomplissement non extérieur mais intérieur.* »

De l'angoisse à la paix

Marie désire un traitement de choc pour en finir avec les obsessions transférées sur son thérapeute. Dans de *l'Angoisse à la paix*, elle raconte cette expérience éprouvante, vécue à l'hôpital psychiatrique de Bonneval, qui a duré tout le mois de mars 1953.

Le 15 juin, elle écrit au P. Bernaert, jésuite qui se spécialise dans la psychanalyse. Elle lui parle de sa cure à Bonneval, pas concluante et dit que le Dr Ey lui propose une nouvelle cure plus longue. Le Dr Lacan, lui, la reprendra en analyse en octobre. Mais elle ne le souhaite pas. « *[Elle] cherche quelqu'un pouvant l'aider car [elle] ne peut en sortir seule.* »

Le P. Beirnaert est en relation avec Lacan ; comme Lagache avant lui, il tient Marie à distance. Elle le rencontre le 29 juin. Il ne lui refuse pas une certaine aide spirituelle mais la repousse à octobre. Elle note : « *je ne suis pas à l'aise avec lui. Il me fige, je ne sais pas ce qu'il pense. Ne m'a pas dit un mot de Dieu.* »

Finalement, en juillet 1953, Marie fait le choix d'un nouveau médecin et cette fois, c'est une femme : le Dr Jacqueline Renaud, psychiatre qui ne traite pas par la psychanalyse : « Vous connaissez le jugement que je porte sur la psychanalyse qui, pour moi, à la fois en théorie et selon mon expérience, a une action ou bien nulle ou bien dissolvante de la personnalité morale. » Elles resteront en relation quelques années, jusqu'en 1957 où la correspondance montre quelques points de divergences. Il est vrai aussi que Marie a repris contact avec le Dr Lacan qui va superviser sa formation aux sciences psychologiques.

Nous avons une trace de la reprise de ces relations par quelques lettres de Marie qui sont celles qu'une étudiante adresse à son maître. Elle écrit pour lui le récit de sa cure à Bonneval et lui communique régulièrement ses travaux : *Facteurs émotionnels et vie spirituelle, Les interférences de la vocation et du psychisme, Recherches d'intériorité et d'extériorité...* Cet accompagnement commencé en septembre 1956 se termine brusquement en février 1957, pour un problème d'argent. Marie de la Trinité n'accepte pas qu'il lui fasse payer les séances de travail comme des consultations. Cette question d'argent est-ce une tactique du docteur qui marque sa position d'autorité ? Soit Marie n'accepte pas de se trouver à nouveau dans la posture d'analysante, soit tout simplement que son budget de religieuse ne lui permette pas cette dépense – cette fois la rupture est définitive.

Le carnet 20

On peut dire « la saga » du carnet 20 car cette histoire est devenue mythique. Ce qu'on en sait se résume à ceci :

A la séance du 24 janvier 1951, Marie laisse le carnet 20 au docteur Lacan. Elle lui en communique certainement d'autres qu'il lui restituera puisque le 19 juillet 1951, elle écrit : « *Le petit carnet m'est bien arrivé. Merci* »

Mais le carnet 20 ainsi qu'une lettre du cardinal Feltin et un plan de synthèse de ses carnets sont restés chez Lacan.

1954 – 5 février, Marie de la Trinité mandate sœur Christiane Sanson pour une rencontre avec le Dr Lacan – elle a laissé une note de cette entretien : Lacan dit sa surcharge de travail. Il montre un meuble et assure que les papiers sont dans ce tiroir mais mélangés à d'autres. Il n'y a que lui, pas sa secrétaire, qui peut faire cette recherche. Il promet de rendre ces papiers au cours du mois.

Quelques mois plus tard, Marie a engagé un avocat pour retrouver le carnet 20. Elle a même entraîné Jacqueline Renaud dans sa croisade ; elle lui écrit le 20 mai : « *Ce petit mot aujourd'hui pour vous demander si, dans la grande enveloppe que je vous ai remise, il y avait*

1 ou 2 carnets ? Il me manque un carnet n° 20 et un autre n° 31. [...]. L'avocat de Paris m'a écrit qu'étant entré en rapport avec le Docteur, celui-ci lui a demandé 15 jours – mais il lui a accordé jusqu'au 15 juin. »

15 janvier 1957, Marie note en prévision d'un rendez-vous de travail avec Lacan, entre autre chose : *carnet n° 20 – lettre Feltin – résumé travail sur carnet*. C'est donc que Lacan a remis à l'avocat le carnet n° 31.

Plus tard, toujours en 1957, elle a rompu avec lui et lui écrit : « *Dois-je vous rappeler ce que je vous avais confié sur votre engagement formel de me le rendre : ce carnet couvert de toile noire, marqué en bleu n° 20, la lettre du cardinal Feltin et une feuille de papier à carreaux contenant un texte particulièrement important et que vous m'aviez assuré avoir mis soigneusement de côté.* »

Après cela, Marie de la Trinité ne fera plus aucune tentative pour récupérer son carnet. Ce n'est certes pas oubli de sa part. Lorsqu'elle dactylographiera l'ensemble des carnets entre 1974 et 1978, elle devra faire face à cette absence. Elle inscrit une simple note : « *Un carnet manque : le carnet 20, il s'étend depuis le lundi 14 décembre 1942 – suite – jusqu'au jeudi 8 janvier 1943 – début – et couvre les pages 1789 à 1884.* »

Après la mort en 1980 de Marie, le P. Motte fera, lui aussi, une tentative. Le 28 février 1981, six mois avant la mort de Lacan, il lui écrit. Cette lettre nous apprend qu'ils avaient été condisciples au Collège Stanislas et que Lacan était venu voir le P. Motte (dans les années 50), au couvent de la Glacière (S. Jacques) au sujet de Marie de la Trinité. Il lui explique qu'il cherche à recouvrer le carnet 20 pour une publication des écrits de la dominicaine. Il lui dit également que depuis longtemps elle avait récupéré son équilibre psychique.

Après le décès du Dr Lacan, Christiane Sanson fera une nouvelle démarche, par lettre, auprès de Mme Lacan qui répondra que, par souci de discrétion, elle a brûlé tous les papiers de son mari.

Notons encore, pour être complet, qu'au cours d'une rencontre avec M. J.- A. Miller, gendre du Dr Lacan, le frère Eric de Clermont-Tonnerre a pu, entre autres choses, évoquer le sort de ce fameux carnet, sans obtenir rien de précis.

Donc ce carnet 20 reste entre Marie de la Trinité et le Dr Lacan comme un objet symbolique de leur relation – objet de contentieux ? Il semblerait que sa rétention par Lacan suggère qu'il se positionne comme le créancier qui retient un objet appartenant à un débiteur jusqu'à ce que celui-ci se soit acquitté de sa dette. En quelque sorte, le carnet 20 dirait que Marie a une dette envers le Dr Lacan ?

Allons plus loin. Une amie psychanalyste m'a fait remarquer que l'on pourrait mettre en regard du Carnet 20 de Marie, le Séminaire 20 de Lacan : le Séminaire *Encore* sur la mystique.

Le Séminaire 20... clin d'œil au Carnet 20 ?
Carnet 20, objet du désir pour Lacan, *objet a* ?
Objet a qui nomme un problème non résolu
Qui signifie une absence...
le trou opaque de l'ignorance...
Une rencontre avec le Réel ?
Le Réel du Carnet 20 ? La vie unitive en Dieu.